

August 2023

TRAUMA AND REHABILITATION IN A PARADOXICAL SOCIAL AND CULTURAL CONTEXT, IN THE AFRICAN EQUATION BY YASMINA KHADRA

Badia Mazboudi

Professor, French Department University Libanaise, Beyrouth, Liban, badia.mazboudi@ul.edu.lb

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Mazboudi, Badia (2023) "TRAUMA AND REHABILITATION IN A PARADOXICAL SOCIAL AND CULTURAL CONTEXT, IN THE AFRICAN EQUATION BY YASMINA KHADRA," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 5: Iss. 1, Article 3.

DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1152>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact journals@bau.edu.lb.

TRAUMA AND REHABILITATION IN A PARADOXICAL SOCIAL AND CULTURAL CONTEXT, IN THE AFRICAN EQUATION BY YASMINA KHADRA

Abstract

In the journey described by Yasmina Khadra in *The African equation*, the author raises the question of the difficult rehabilitation of two ethnically different groups: on one hand, the main characters of the novel, Westerners (German and French) taken hostage off the coast of Sudan by African mercenaries, and on the other hand, the African populations savagely relocated from their lands to makeshift camps. Faced with this emotional shock and this traumatic act, the reactions of the two groups are not the same: post-traumatic depression, social isolation, pain, whereas the Africans, destitute and wandering from one place to another, seem to privilege more the sharing of misfortunes, the values of exchanges and contacts, forms of sublimation of the trauma. The main character, Kurt Krausmann, a German doctor and hostage, becomes aware of this discrepancy between the two cultures: the narrative scheme of the novel makes him a problematic character who questions the values of his own culture concerning rehabilitation. What are the traumatic and post-traumatic symptoms due to the disaster that the different characters experience and what kind of resilience do they advocate in order to bear the unbearable? What are the values of the two cultures that aim at repairing the traumatic break-in and that divide the two groups? Finally, does the disappearance of the founding values of a culture give rise to depressive emergences, are the problematic questions of this article.

Keywords

resilience, post-traumatic depression, values, exchanges, culture

1. INTRODUCTION

Yasmina Khadra a toujours été dans ses romans proche de l'actualité et de ses tragédies, surtout celles qui ont pour contexte Orient-Occident. Dans le périple qu'il décrit dans *L'équation africaine*, (2011) il pose la question de la difficile réhabilitation que doivent mener deux groupes ethniquement différents : d'une part les personnages principaux du roman, occidentaux (Allemands et Français) pris en otage au large de la Somalie, par des mercenaires africains, et de l'autre les populations africaines délocalisées sauvagement de leurs terres vers des camps de fortune. Dans une approche psycho-sociocritique, nous nous poserons la question de savoir quels sont les symptômes traumatiques et post-traumatiques que vivent ces deux groupes sociaux et quels types de résilience ils prônent pour supporter l'insupportable. Il est certain que les deux groupes ne sont pas à pied d'égalité devant les droits et les privilèges, leurs modes de vie étant complètement différents. La réhabilitation de chacun des deux camps ne se fait pas non plus sur la même base. Des divergences culturelles sont repérables entre eux. Quelles sont les valeurs des deux cultures qui visent la réparation de l'effraction traumatique et qui les divisent ? Et quels paradoxes ?

2. DESHUMANISATION ET VIOLENCE

Le narrateur autodiégétique de ce roman, Kurt Krausmann, est un médecin généraliste allemand qui, au départ vit à Frankfurt, marié à Jessica et heureux dans son couple. Il gagne bien sa vie puisqu'il possède deux résidences, principale et secondaire, un cabinet médical spacieux ; voyages, concerts, restaurants rythmaient la vie du couple, qui a décidé de ne pas avoir d'enfant car sa femme qui était sous-directeur aux relations extérieures dans une multinationale » (18) n'avait pas le temps pour enfanter, trop prise par son travail. Bref, stéréotype du couple occidental, cadres supérieurs. La première complication s'effectue dans le roman lorsqu'il découvre le corps de sa femme gisant dans la salle de bains où elle venait de se suicider. Devant ce choc émotionnel, et le voyant sombrer dans une dépression, son ami Hans Makkenroth, riche industriel qui travaille dans l'humanitaire, décide de l'emmener dans une excursion maritime pour qu'il puisse réussir son travail de deuil. Ce voyage qui aurait dû être thérapeutique va se transformer en véritable cauchemar puisque les deux amis vont être enlevés par des mercenaires africains aux abords du « col de Bab el-Mondeb », entre la « mer Rouge et le golfe d'Aden » (52) et qui les mèneront jusqu'au Darfour, une errance de milliers de kilomètres. Ils deviennent des otages destinés à être vendus et en dollar.

Face à ce premier groupe de personnages, un deuxième groupe se profile dans ce périple africain : ce sont les populations africaines que le narrateur rencontre lors de leur captivité et lors de leur fuite. Il s'agit de populations délocalisées, des réfugiés, complètement démunies, condamnées à l'errance durant des mois avant de rejoindre pour les survivants parmi eux un camp de réfugiés. D'abord, le narrateur n'explique pas les raisons socio-politiques et économiques de cette délocalisation, peut-être parce qu'il les ignore mais il est certain que son point de vue interne amène une distanciation entre le lecteur et celles-ci : en effet, il y a anonymat, l'étude onomastique montre une absence totale de nom, prénom, « un homme loqueteux » (90), absence d'identité car on ne connaît pas leur nationalité, toujours représentés en groupe, invisibles pour les mercenaires qui ne semblent pas les voir car ils n'ont aucune valeur en dollars et non aucun droit comme citoyens. Le narrateur insiste aussi pour ne pas localiser les lieux, il n'y a ni chronotope ni toponymie dans la zone de non-droit, comme s'il voulait dire symboliquement que toutes les régions sous contrôle des mercenaires et de ceux qui les couvrent sont identiques, qu'elles soient au Soudan, en Somalie ou en Éthiopie.

Donc deux cas de figure complètement opposés et qui n'auraient jamais dû se rencontrer. L'opposition se fait entre Nord-Sud, entre Blancs et Noirs. Cette dichotomie est également à relever dans les traumatismes que vivent les deux groupes ethniques comme nous allons l'analyser.

2.1 Les Traumatismes des Détenus

Avant d'étudier les mécanismes de la réhabilitation, il importe de s'arrêter sur les différents traumatismes et leurs effets sur les personnages. Les traumatismes des « Blancs » (79¹) comme aiment à les interpeller les mercenaires, sont issus d'un processus de déshumanisation qui abolit le Moi du détenu par le contact permanent avec la faim, la chaleur, les coups et les blessures, ce que Ricoeur appelle « le règne de la terreur ». Dans son analyse du livre de Jorge Semprun, « L'écriture ou la vie, une écriture résiliente », sur son expérience de déporté à Buchenwald, Corinne Benestroff affirme que « Les effractions renouvelées catapultent le déporté dans une zone ordinairement refoulée où va s'enraciner le syndrome psychotraumatique, La violence de la situation extrême impose une régression massive ». Elle définit « cette double effraction corporelle et psychique constituant le noyau dur du traumatisme ». Le détenu se retrouve « dans un état de détresse que Freud qualifie d'Hilflosigkeit », « ce sentiment, qui est « le prototype de la situation traumatique » le laisse sans aide, sans recours, sans secours » (Benestroff, 2010).

Cette régression se fait dès le premier contact des ravisseurs avec les détenus, régression qui se fait d'abord sur la base de l'humiliation : il s'agit pour eux de casser le sentiment de supériorité que l'occidental en général et les prisonniers en particulier ont acquis depuis qu'ils se sont crus les maîtres du monde et de l'Afrique. Croyant voir un homme attaché à un arbre que de vautours déchiquètent, Kurt somme les ravisseurs de s'arrêter et les tance de « sauvages » (96), insulte qui lui vaut cher puisque Joma va le tabasser, le qualifiant de « blanc-bec », de « putain de ta race » :

- « Tu es en Afrique, et en Afrique, le sauvage, c'est toi » (97).

Il l'obligera à s'agenouiller pour implorer son pardon. Ailleurs, Joma insuffle à Bruno le terme de « monsieur le civilisé » :

- « Nous avons tous appris des vôtres. Et dans ce genre de pratique, je ne pense pas que l'élève puisse surpasser le maître. » (170)

Dans ce repositionnement des rapports de force, les ravisseurs tiennent un discours vindicatif vis-à-vis des exactions commises par l'Occident sur ce continent, et qu'ils veulent imputer aux détenus, démunis pourtant, mais qui sont le maillon faible de cette équation. En filigrane et par des sous-entendus, l'auteur accuse l'Occident d'avoir semé le chaos en Afrique et dont les ravisseurs ne constituent qu'un prototype déformé.

Toutes ces transgressions et bien d'autres vont avoir des répercussions sur les limites psychiques du Moi. Enfermés comme des animaux dans des lieux insalubres et sans repère spatio-temporel, coupés du reste du monde, les trois personnages, devenus un « butin de guerre » (161), vont connaître la détresse, la dépression, le sentiment de tristesse et de solitude jusqu'à la défaillance physique et psychique. Dans l'attente d'être échangés, ils sombrent dans la dépression et dans l'ennui :

- « N'ayant plus d'interlocuteur sur lequel m'appuyer, je crains de basculer, à mon tour, dans la dépression. Il n'y a pas d'autres issues de secours dans ce genre d'enfermement mental. Tôt ou tard, on plonge. » (160)

Car Bruno, son seul ami de fortune, vient d'être tabassé rudement et s'est enfermé dans un mutisme, abandonnant Kurt « à sa solitude » :

- « Mon cerveau cafouille. Mon toucher est vague. Je ne sens plus les choses de la même façon. Tout m'irrite, tout me chiffonne. Je suis inquiet. Mes anxiétés me surpassent. » (161)

Le contexte social, aussi minime qu'il soit, permet de dépasser le sentiment d'isolement face à l'acte traumatique. Une vive tristesse les saisit aussi parce que le personnage vit dans la perte de l'espoir de pouvoir un jour sortir de ce trou, dans l'impossibilité même de résister :

¹ - Désormais, nous indiquerons les pages citées entre parenthèses et tirées du roman de Yasmina KHADRA, *L'équation africaine*, Paris, Julliard, Pocket, 2011.

- « J'ai cessé d'attendre, j'ai cessé de m'accrocher ; ma détermination s'est effilochée au gré des veillées stériles ; je ne me sens plus en mesure de tenir le serment que j'avais prêté, l'autre soir, de ne pas fléchir. » (157)

Alors que Bruno, « broie du noir » (157) avec le champ lexical de la nuit, les symboles thériomorphes :

- (...) les toiles d'araignées arborant les carcasses des moucheron en guise de trophées, le lézard qui se prend pour une figurine punaisée au mur, les mouches qui refusent de s'assagir, rien de cela ne l'interpelle. » (157)

L'être humain est réifié, plus petit qu'un insecte. Son Moi est vacillant, le sentiment de mort devenant de plus en plus pressant, appuyé par celui de l'impuissance.

Une autre forme régressive est la rumination du passé. Les différentes analepses le cabrent plutôt que de le redresser. Avec des répétitions anaphoriques de l'adverbe : « Avant », Kurt regrette son passé à Frankfurt, les menus détails de sa vie de médecin prennent une ampleur, il vit dans le manque de ce passé heureux qu'il n'avait pas su estimer à sa juste valeur :

- « Les esplanades me manquent, les berges du Main me manquent, le brouhaha des bistros me manque ; tout me manque... » (156)

Tout ce bonheur, cette « fête insoupçonnée », étaient à la portée de sa main et constituaient son quotidien et cette perte ne fait que le plonger encore plus dans sa torpeur et sa mélancolie, surtout que le sujet traumatisé n'est pas en mesure d'expliquer pourquoi il se retrouve dans ces conflits qui lui sont étrangers.

2.2 La Défaillance du Corps

Les détenus qui se trouvent déplacés, cahotés, ballotés d'une planque à l'autre (113) souffrent du manque d'hygiène, de la faim, de la soif, des insomnies :

- « Mes insomnies ont exacerbé mes angoisses, et chaque minute qui passe amenuise ma présence d'esprit. Je suis devenu quelqu'un d'autre. Ma voix s'est altérée et mes réflexes se sont avachis. J'ai maigri ; une mauvaise barbe me dévore le visage et la nourriture immonde que l'on nous sert m'a rendu malade. » (118)

Le corps se transforme, faiblit d'autant que les détenus ne sont pas habitués à ce mode de vie, ils passent d'un extrême à l'autre. Ce basculement apparaît également dans le changement climatique qu'ils doivent subir : celui de la chaleur torride et des tempêtes de sable dans le désert :

- « J'ai cru que j'allais mourir asphyxié. Un chèche autour de la tête, les yeux bouffis d'irritations, j'ai eu l'impression que la poussière s'infiltrait par mes pores. » (124)

Lorsqu'ils parviennent à échapper à leurs tortionnaires, ils doivent affronter le désert et ses suffocations, Kurt souffre aux pieds d'ampoules, « des lambeaux de chair sont restés collés » sur ses chaussures (218). Lorsqu'il se voit pour la première fois dans un miroir après des mois de capture et d'errance, il a du mal à se reconnaître :

- « ... j'ai l'air d'une épave. J'ai l'air d'un zombie avec ma barbe sauvage, ... J'imagine que je dois sentir le rat crevé. » (249)

Il y a perte de leur humanité, de leur dignité. Il y a aussi blessure, cassure car le détenu fait face à la mort imminente, à la douleur infrangible, à l'image disloquée du corps. Bien sûr, ces transgressions vont déstructurer les limites psychiques et les trois détenus craquent.

Les détenus apprennent à leurs dépens qu'ils ne disposent plus de leur corps et que la moindre effraction leur vaut des mesures punitives, allant du tabassage (136) à l'enfermement dans des cellules isolées. Kurt se trouve dans un « in pace de deux mètres carrés » (163) nu, « je baigne dans mes vomissements » (163), prêt à manger des « mets nauséabonds » (164) pour survivre. La violence inouïe des brigands a eu raison des corps et du psychisme des détenus, mais l'instinct de survie est plus fort que tout, l'être humain est prêt à des concessions au prix de se maintenir en vie.

Enfin, déporté dans une zone archaïque, primitive, rendu à sa bestialité, Kurt va tuer Joma qui était en train d'étrangler Bruno. La violence engendre la violence et le meurtre devient une obligation de légitime défense devant la barbarie. Cependant, Kurt vit mal ce meurtre :

- « J'ai tué un homme et j'ignore comment cohabiter avec ce drame auquel je me croyais culturellement étranger. » (194)

En fait, les détenus vivent les disparitions des valeurs fondatrices de la culture qui s'effilochent devant les émergences barbares, encouragées par l'absence de l'état. Il est certain aussi que ces barbares ont acquis une culture de la violence et que leurs agissements ne sont pas seulement le fruit de « leur fantasme », « d'un certain pouvoir phallique », (Houballah, 1996, 27) , « de bouffées délirantes » (Ibid., 30) mais aussi d'une culture filmique, d'un passé douloureux qui cultive la haine de l'autre, le sentiment d'injustice qui les a transformés en monstres.

2.3 Traumatismes des Populations Locales

En fait, les prisonniers et leurs geôliers ne sont pas seuls dans le désert du Sahel, des populations se trouvent sur leur chemin, assistent à leurs chevauchées, mais elles semblent impuissantes à leur prêter main forte. A vrai dire, le narrateur personnage, qui a longuement abordé la question de sa dépression psychique, ne mentionne pas les traumatismes psychiques qu'elles ont dû vivre face aux nombreux mercenaires qui sévissent dans la région et qui les ont chassées de leurs terres et de leurs demeures. C'est pourquoi, elles sont réduites à la matérialité de leurs corps, et sont vues selon le point de vue externe. Les traumatismes apparaissent dans leurs aspects, attitudes et dans leurs actions. Pour ceux qui sont restés dans leurs villages pillés, les habitants ne ressemblent plus aux hommes : « une vieille femme regarde sans voir l'agitation qui s'opère autour d'elle. » Elle a « deux yeux rongés par le trachome » son pagne « arrive à peine à voiler sa nudité ; ses seins ratatinés, qui semblent avoir allaité des générations entières, pendent sur ses flancs squelettiques... » (94) Rachitisme dû à la famine, emmurement dans une indifférence choquante, dans un mutisme débile alors que les mercenaires entrent et sortent sans les voir dans leurs cabanons avec comme butin leur unique chèvre :

- « Les deux vieillards ne bougent pas, ne se retournent même pas ; ils demeurent immuables, pareils à deux être empaillés. » (94)

Il est clair que les villageois sont traumatisés, abandonnés à leur sort, ils ne constituent aucune menace devant leurs tyrans. D'autres villageois ont choisi de partir, ils errent dans le désert à la recherche de camps des ONG, seuls capables de les protéger. Ceux-ci ne sont pas non plus mieux lotis. Le docteur Juarez parle de « traumatismes (...) irréversibles », (222) : un jeune homme, « seul survivant d'un massacre ayant décimé sa famille » s'enlise dans la folie, dans les troubles psychiques, un autre traîne un chariot sur lequel se trouve sa mère, « on dirait une momie désincrustée de son sarcophage », « corps cachectique » (222). Nous remarquons que ces populations sont constituées dans leur immense majorité de femmes, d'enfants et de vieillards et que les hommes, sans doute, sont allés rejoindre les mercenaires ou bien tentent leur chance dans l'immigration. Le texte ne le dit pas, c'est au lecteur de reconstituer les vides laissés par l'ignorance du narrateur. Le texte ne dit pas non plus à qui va revenir toutes ces terres abandonnées, il précise seulement que les mercenaires sont des « sous-traitants » (111), ce qui sous-entend qu'ils opèrent pour des groupes plus puissants qu'eux, surtout que l'Afrique est le continent le plus riche du monde, avec le taux de pauvreté le plus élevé, et que la main des multinationales n'est pas à sous-estimer.

3. LA REHABILITATION

La réhabilitation du premier groupe, le champ social des Occidentaux, s'effectue d'abord par la résilience, puis une fois qu'il retourne à Frankfort, Kurt doit subir le syndrome post-traumatique avant qu'il ne parvienne à la reconstruction de son identité. Pour le second groupe, champ social des populations locales, et sans passer par les différentes étapes du premier groupe, il se reconstruit plus vite, bizarrement, malgré son dénuement social et économique, il garde en lui des valeurs et une culture qui le rendent plus fort et moins vulnérable que le premier groupe.

3.1 La Résilience

Il y a deux processus de résilience dans le roman : d'abord celui qui s'effectue à l'intérieur des cellules, en prison, le second a lieu une fois que Bruno et Kurt se sont enfouis et ont rejoint le camp des ONG.

La résilience est d'après Boris Cyrulnik, « l'aptitude à tenir le coup et à reprendre un développement dans des circonstances adverses », (Cyrulnik, 2004, 17) c'est la réussite de l'intégration de la personne dans un milieu donné après avoir été chassée par les traumatismes. Cyrulnik mentionne aussi le principe du « tremplin » (*Id.*), du « ressort intime face aux coups de l'existence » (Cyrulnik, 1999, 40), capacité de rebondir, de se libérer des effets induits par un choc violent.

Pour réussir son processus de résilience, le personnage doit passer par des étapes, qui vont de « la récupération ou le rétablissement, à la résistance et la reconfiguration » (Cyrulnik, Jorland, 2012, 25). Il s'agit pour Cyrulnik et pour Jorland aussi du sens de la cohérence :

- En situation de stress, les personnes utilisent des ressources dites de résistance généralisée qui facilitent la compréhension du sens des facteurs de stress auxquels elles sont confrontées. Le sens de cohérence correspond justement au sentiment durable de confiance que ce qui se passe est intelligible, que la personne soumise au stress est capable de gérer les situations rencontrées, qu'aux plans cognitif et affectif les événements vécus ont un sens qui permet de les vivre comme des défis et non comme des fardeaux. (*Ibid.*, 24)

Au cours de son incarcération, Kurt tente en effet de résister et le petit mot envoyé par Hans lorsqu'il sera emmené pour être échangé en dit long sur l'importance de ce défi :

- « Tiens bon. Chaque jour est un miracle. » (138)

Fort du soutien de son ami de fortune, Bruno, Kurt tente avec lui de banaliser leur quotidien ; discussions, échanges et paroles sur l'Afrique consolent : ils établissent aussi des liens avec Blackmoon, discutent de films, de joueurs de foot. Ils défient leurs ravisseurs, se moquent d'eux, rient de leur manque de discernement, de leur naïveté lors du départ de Moussa qui les a en fait bernés.

Un autre tuteur de résilience, symbolique cette fois-ci, est la femme de Kurt, souvent évoquée. La mémoire vient à la rescousse du sujet avec l'intrication Eros/Thanatos. La présence de Jessica, son sourire, son corps, son parfum (122, 155, 164, 255), son regard sont autant d'indices de résistance à l'horreur, surtout lorsqu'il est enfermé dans *l'in pace*, dans le cachot souterrain, survivance, « qui est la vie empiétant sur la mort » d'après Lacan.

A ce circuit affectif, vient s'ajouter, réelle cette fois-ci, la relation de Kurt avec Elena, le médecin du camp. Celle-ci lui redonne confiance en lui-même, lui fait sentir qu'il est à nouveau un homme et réorganise une nouvelle base de sécurité :

- « J'avais besoin d'un support, elle a été un mur de soutènement. » (285)

Surtout il se sent revivre, l'instinct de vie est plus fort, lorsque l'être humain est aimé.

Curieusement, la blessure qui est la « perturbation du moi qui peut entraver la formation et la permanence de l'identité elle-même comprise comme une relation réciproque à soi-même et de partage permanent de certains traits spécifiques du groupe » (Saint-Sauveur, 2008) a eu un développement infléchi lors de leur errance avec les réfugiés, et dans le camp, car les tuteurs de résilience jouent en fait un rôle primordial dans la reconstruction de l'identité et même de la personnalité des deux personnages et surtout de Kurt.

En effet, ces derniers se sentent à nouveau naître : d'abord par le fait de se laver (249), qui est une forme de purification, ensuite par le fait d'être utile, de porter secours, assistance : devant le malheur des populations, ils arrivent à tempérer leurs traumatismes, Bruno aide Lotta, la responsable du camp à « calmer l'instituteur délirant » (224), Kurt porte une enfant à la place de la mère exténuée lors de leur errance : « Je suis en train de redevenir un être humain. » (224). Une fois dans le camp, il offre ses services de médecin dans l'attente de son extradition :

- C'est vrai qu'en Allemagne, il y a des maisons en verre si hautes qu'elles atteignent les nuages ? (286)

Lui demande un enfant mourant.

Il joue avec les enfants du camp venus lui demander sa torche, rit de leurs rires innocents, et surtout observe leur misère à laquelle il n'est pas indifférent :

- « Ils sont vêtus d'un tricot délavé qui pendouille sur leurs genoux râpés et s'un short usé jusqu'à la trame. [...] La fille et l'autre garçon ont le visage tuméfié, les yeux chassieux et les narines fuyantes. » (238)

Kurt semble particulièrement sensible au destin de ces enfants qui rient, jouent comme tous les enfants du monde mais dont la misère est insoutenable. Et plutôt que de leur porter secours, ce sont eux qui par leurs rires, atténuent de sa souffrance. En fait, Kurt plus que Bruno, a réussi son intégration dans le camp. Donc le concept de « récupération » et « d'adaptation » (Cyrułnik, Jorland, 2012, 25) à la situation a réussi dans le camp puisqu'il y a retour au fonctionnement antérieur à l'action du stress et intégration dans le processus social.

3.2 La Difficile Reconstruction du Moi et de l'identité :

Le personnage principal de *L'équation africaine* n'a cependant pas tout à fait atteint la convalescence et la réhabilitation. Car une fois rentré en Allemagne, il fait une rechute. Ce qui prouve que les cicatrices ne sont pas complètement colmatées et que cette triste aventure a perturbé en lui les principes de base auxquels il croyait.

Si nous étudions le schéma quinaire de P. Larivaille (Jouve, 2001 a, 49) relatif au roman, nous remarquons les points suivants :

- L'Etat initial est le suicide de Jessica et la lente dépression de Kurt.
- La complication ou la force perturbante est l'enlèvement des deux amis et leur enfermement avec Bruno
- La dynamique est la fuite de Kurt et de Bruno dans le désert
- La résolution ou la force équilibrante est leur rencontre avec les déplacés et l'arrivée au camp.
- L'état final est son retour en Allemagne et sa dépression post-traumatique due au suicide de Jessica et à la mort de Hans. Puis reconstruction de son Moi sur de nouvelles bases et de nouvelles valeurs.

Bien sûr, entre l'état initial et final du parcours du personnage, il y a transformation, celui-ci n'est plus ce qu'il était, mais ce qui semble être comme une régression, c'est le fait d'évoquer le suicide de sa femme alors que plusieurs mois ont passé. Nous tenterons de connaître les raisons qui ont retardé le travail du deuil.

La réhabilitation exige parfois un changement total des conditions et des modes de vie pour pouvoir guérir. En fait, la principale raison de la dépression de Kurt après son retour est le sentiment de solitude. C'est pourquoi Kurt passe par le syndrome post-traumatique avant de réaliser et de comprendre les raisons de sa blessure.

3.3 Le Syndrome de Stress Post-Traumatique (SSPT)

Ce syndrome et les troubles psychiques surviennent après le retour de la personne à sa vie normale : Cauchemars, détresse, troubles du comportement, anxiété sont les principales caractéristiques qui touchent le personnage.

- (...) la victimisation et le traumatisme provoquent des effets différents chez chaque individu, et beaucoup de victimes éprouvent des problèmes sociaux, des difficultés de communication, des symptômes de stress, de l'anxiété, deviennent dépressifs, se sentent isolés, la qualité de leurs relations se détériore et leur intimité est atteinte².

Dès son retour à Frankfort, Kurt a un sentiment d'étrangeté et de désocialisation. A commencer d'abord par des cauchemars, il prend aussi des somnifères pour pouvoir dormir (318), son anxiété se manifeste par un sentiment de vide par rapport au monde qui l'entoure, il reste des jours et des nuits sans bouger, sans travailler, à « fixer le mur » (339). C'est l'évitement comportemental, « qui peut aider la victime à prendre le temps nécessaire pour « panser ses plaies³ ». Ou bien il passe à une situation extrême d'hyperaction, de vitalité :

- « Pour semer les voix qui me persécutent, je fais mon lit au carré, mets de l'ordre dans ma garde-robe, cire mes souliers, encaustique les jalousies, lustre l'acajou de ma table de chevet... » (320)

Le personnage est pris dans l'engrenage de ses pensées, de ses peurs, de ses fixations dont l'épicentre est sa femme Jessica. Il s'enfoncé progressivement dans la déprime, « comme lui je désespère de trouver une cure à ma déprime », (338) dit-il à propos d'un clochard. Il erre des jours et des nuits entre Nuremberg, Dresde, Essen, et autres villes allemandes, comme s'il perpétuait l'errance devenue un rite pour lui. Il est clair que Kurt n'arrive pas à sortir de ses propres démons jusqu'à se laisser complètement aller, redevenir sale (340). En fait, la blessure est plus profonde que l'enlèvement et la rançon :

- « Le mal que je fuis est en moi. [...] Il va falloir le conjurer, le vieux démon, le débusquer, le déloger, le bannir de mon corps. » (330)

Il vit dans le désenchantement et la peine. Tous ces indices indiquent qu'il y a un travail de deuil à l'œuvre, visant la réparation de l'effraction traumatique provoquée par les événements successifs. Le noyau mélancolique dans lequel il s'enferme est dû en premier lieu au sentiment de solitude que la disparition de Jessica a laissée, mais aussi à ceux qui sont morts parmi les rescapés, à la mort de Hans. Kurt est davantage traumatisé par ces pertes humaines que par son incarcération. Et il doit gérer tous ces chocs ensemble. Ce qu'il découvre surtout, c'est qu'il est incapable de s'adapter à son ancienne vie, ni de retrouver ses habitudes ni ses repères. Donc il n'y a pas eu de récupération.

3.4 La Remise en Cause des Valeurs

Pourtant, Kurt tente une reconstruction à différents niveaux : d'abord, il favorise les valeurs humaines dans sa relation avec son milieu et ses amis : il prend conscience de sa dureté à l'égard de sa mère décédée, « j'ai été ingrat et égoïste » (322), il décide d'aller « fleurir sa tombe », il revoit son père qui les a quittés depuis que Kurt était adolescent, contacte à nouveau ses amis d'école qu'il n'a pas revus depuis une éternité. Le blessé a sans doute besoin de ce réseau social qui est « une protection contre la douleur et le repli » (Fischer, 2003, 91). La fonction réparatrice de la relation lui apporte réconfort. Cependant, il ne trouve pas la chaleur humaine à laquelle il aspire.

Il se soulève contre son individualisme et celui de l'occidental en général, son indifférence face à la misère qu'il engendre par les guerres. Il entre dans une colère lorsqu'il voit des mannequins anorexiques se déhancher dans les défilés alors que les réfugiés sont « squelettiques, des ventres sous vide, des poitrines sans souffle... » (321) Klaudia, son amie, lui reproche d'avoir changé, de ne plus supporter le gaspillage d'eau, de nourriture (334), et ajoute :

² Réaction des victimes au traumatisme et conséquences sur les interventions : étude et synthèse de la documentation. www.justice.gc.ca. Consulté le 14 avril 2023.

³ *Ibid.*

- « Tu as manqué de piquer une crise lorsque tu as vu l’affiche géante de cette star de la pop engoncée dans une robe à base de viande. » (334)

Une culture de la dilapidation, du gaspillage s’est encastrée dans les habitudes alors que de l’autre côté du monde, les famines et la pauvreté sont inadmissibles. Mais pour Kurt, il n’est plus permis de fermer les yeux et de s’enorgueillir de son indifférence :

- « Un proverbe africain dit : « Celui qui ne sait pas qu’il ne sait pas est une calamité. » (337)

La culpabilité commence par le déni de l’autre.

Enfin, il n’accepte pas le suicide de sa femme car Jessica s’est donnée la mort à cause d’une promotion non obtenue. Après avoir assisté au calvaire des réfugiés, et au sien, à leurs luttes pour se maintenir en vie, il ne peut accepter la banalité du suicide de sa femme ; et le verbe survivre et ses dérivés reviennent dans le discours du personnage :

- « La survivance est un naufrage dont le salut repose sur l’entêtement et non sur la providence. » (307)

Alors que sa femme n’a pas du tout combattu pour se maintenir en vie, alors qu’elle avait tout pour être heureuse et que le renoncement à la vie pour une raison aussi futile prouve un manque de discernement total, une vulnérabilité devant les épreuves.

Il évoque « un monde *sisyphin* » (223), sur lequel il porte un regard sévère :

- « Devant nous, la foule de rescapés se traîne comme elle peut, un balluchon sur la tête, un bébé sur le dos, me livrant en vrac la hideur d’un monde dont je ne mesurais guère l’infamie et auquel, à aucun moment de ma vie, je ne m’étais préparé. » (223)

Les réfugiés qui vivent dans la misère s’accrochent à la vie, alors que Jessica qui vivait dans l’opulence, craque au premier signe d’endurance.

Ce que Kurt a compris, c’est qu’il refuse de s’adapter en Allemagne, c’est pourquoi il opte pour le changement radical de vie, puisqu’il retourne en Afrique dans le camp, et rejoint Elena. Le personnage s’engage dans des missions humanitaires, « certaines victimes semblent recouvrer leur équilibre en devenant activistes ou en prenant la défense des droits des victimes (Hagemann, 1992). De cette façon elles font passer leur victimisation du niveau personnel au niveau social... »⁴. C’est ainsi qu’il réussit son parcours initiatique.

4. LA CULTURE DE LA REHABILITATION DES REFUGIES :

Bien qu’il ait cru à sa bonne étoile pour se reconstruire dans son pays et faire table rase du passé :

- « Je voudrais quitter l’Afrique sans rien y laisser et sans rien y emporter, faire l’impasse sur tout ce qui risquerait de gâcher mon retour à une vie normale. Ce sera dur, très dur, mais je compte y parvenir car c’est l’unique façon, pour un survivant de réapprendre à vivre. » (283)

Il n’empêche que Kurt ne peut être indifférent au mode de vie, aux croyances, à toute une culture et une philosophie enfouies sous des haillons et des loques et qui favorisent la notion de pardon, de solidarité, d’entraide et d’endurance devant la catastrophe. Privilégiant la culture de l’optimisme devant les tribulations de la vie, les réfugiés gardent espoir dans la vie contre la mort. Dans le camp des ONG, un vieillard, sage et mourant, observe Kurt, il lui dit :

- « Pourquoi es-tu triste ? Tu ne devrais pas. Seuls les morts sont tristes de ne pouvoir se relever. » (265)

C’est lui qui console le médecin allemand, qui le pousse à s’accrocher à la vie, alors qu’il est complètement démuné. Il y a chez eux une « sublimation du traumatisme qui leur permet de transgresser l’état de tristesse et d’envisager différemment le rapport à la blessure et de conserver un appétit à la vie » (Perzo, 2021). L’environnement joue un rôle essentiel dans la récupération, ils sont tous ensemble des tuteurs de résilience pour leur groupe, ils se soutiennent, se portent assistance :

⁴ Réaction des victimes au traumatisme et conséquences sur les interventions, op.cit.

- « Ces rescapés ont-ils oublié le malheur qui les a foudroyés ou bien lui ont-ils découvert un antidote ? Je les observe et je me demande de quelles cendres ils renaissent. » (277)

Ils sont prêts à se reconstruire et à reconstruire leur avenir :

- « Ces êtres sont un enseignement. Ils rient de leurs déconvenues comme d'une farce ratée. Ils sont là, heureux d'être ensemble, solidaires et complices, et s'ils se moquent de leur naïveté, c'est pour s'éveiller à la fragilité des choses afin de mieux l'appriivoiser. » (277)

L'exemple du jeune homme et de sa mère est prototype de l'abnégation des fils envers leurs parents. Au départ, il avait refusé de suivre le convoi car la maman ne supportait plus « les secousses du chariot », (237), c'est pourquoi il a demandé aux responsables de l'ONG de les laisser en plein désert. Pourtant, il arrive à les rejoindre quelques jours dans le camp après en portant sa mère sur son dos (262). Alors que la vieille patiente de Kurt à Frankfurt, Mme Biribauer, s'est suicidée du peu d'intérêt que son fils lui portait.

La construction du Moi passe pour les réfugiés par le recouvrement du sentiment de dignité, par leur engagement à reconstruire leur cité, Hodna-City, (259), de leurs mains. Leurs croyances, leurs valeurs, sont autant des thérapies contre les traumatismes, les douleurs de la vie. La réhabilitation se base sur un sentiment de dépassement, cela ne veut pas dire qu'ils ne vivent pas la mélancolie de leurs pertes, les traumatismes, les blessures irrémédiables mais ils les vivent ensemble ; le temps du deuil est pour eux plus court, sûrement parce que leur foi en Dieu est plus forte :

- « Où vont-ils puiser la force de s'accrocher, la foi de croire au jour qui se lève aussi pauvre et misérable qu'eux ? [...] ils savent tant de choses et font comme si de rien n'était, refusant le fait accompli et cherchant par-delà le Bien et le Mal une illusion à laquelle s'agripper, et qu'importe si elle est de cendre ou de fumée. » (232)

Le narrateur n'indique pas leur religion, Bruno incombe leur spécificité à leur culture africaine, millénaire : « Personne ne sait mieux que lui [l'Africain] partager et pardonner » (234).

5. CONCLUSIONS

La voix de Yasmina Khadra ou de l'auteur impliqué est très présente dans ce roman, voix responsable de l'idéologie du texte. Dans ce périple aux multiples traumatismes, l'enjeu de l'auteur est de faire connaître le sort réel de ces populations de l'Est de l'Afrique, chassées de leurs maisons et villages, abattues, égorgées dans l'indifférence totale du monde.

Notre but a été de montrer que la réhabilitation diffère d'abord d'après les conjonctures économiques et sociales de l'être humain, c'est pourquoi nous avons adopté la comparaison des niveaux sociaux des deux groupes de texte : dans notre monde actuel divisé entre un bloc riche et un autre pauvre, la réhabilitation qui dépend de la récupération change selon le niveau de vie. Plus on est riche, plus celle-ci est longue, le texte s'arrête sur les différentes thérapies et stades de la résilience puis sur la reconstruction psychique et sociale du personnage, alors que lorsqu'on est pauvre, celui-ci de par son statut d'invisible perd toute trace susceptible d'expliquer ses traumatismes et son rétablissement. C'est le premier paradoxe que nous avons relevé, l'inexistence des réfugiés en tant qu'êtres humains, en tant qu'êtres souffrants, martyrisés et traumatisés. C'est la voix de l'auteur impliqué qui vient combler cette injustice et les revaloriser, à défaut de leur donner une identité. Le deuxième paradoxe est culturel : il est apparu à travers « les jugements explicites qui prennent la tournure de maximes » (Jouve, 2001, b, 93), portant sur leurs valeurs d'entraide, d'endurance, en pleine catastrophe qui ont fait la différence avec la culture des personnages occidentaux : loin d'être invulnérables ou habitués aux malheurs, les réfugiés portent plutôt en eux l'espoir d'un lendemain enchanteur. C'est l'équation africaine. Le paradoxe apparaît avec l'autre camp, allemand, qui lui semble plus fragile et plus inconsistant devant l'endurance, comme si la richesse facilitait la dépression et le stress. Mais il y a aussi dans ce roman une critique sous-entendue de la société individualiste moderne telle qu'elle a été conçue par Lucien Goldmann, entre valeurs d'usage et d'échange, société de surconsommation aussi. Khadra voudrait sûrement dire que ce déséquilibre économique du monde ne peut indéfiniment durer.

BIBLIOGRAPHIE

- KHADRA Yasmina. (2011). *L'équation africaine*, Paris, Julliard, Pocket.
- BENESTROFF Corinne. (2010). "L'écriture ou la vie, une écriture résiliente », in *Littérature /3* (n.159), pp. 39-52. www.cairn.info. Consulté le 16 avril 2023.
- CYRULNIK Boris. (1999). *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
- CYRULNIK Boris, JORLAND Gérard. (2004). *Résilience, connaissance de base*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- CYRULNIK Boris. (2001). *Les Vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob.
- FISCHER Gustave-Nicolas. (2003). *Les blessures psychiques, la force de vivre*, Paris, Odile Jacob.
- HOUBALLAH Adnan. (1996). *Le virus de la violence. La guerre civile en chacun de nous*, Paris, Albin Michel.
- JOUVE Vincent. (2001, a). *La poétique du roman*, Paris, Armand Colin, Lettres.
- JOUVE Vincent. (2001, b). *Poétique des valeurs*, Paris, PUF.
- PERZO Laurianne. (2021) « Esthétique et résilience dans le théâtre jeunesse de la guerre », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, Statut du personnage dans la fiction contemporaine, n. 23. www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine, consulté le 14 avril 2023.
- SAINT-SAUVEUR Anne. (2008) *Lenka Reinerova, exil et retour d'exil entre traumatisme et résilience*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle. www.books.openedition.org. Consulté le 14 avril 2023.
- *Réaction des victimes au traumatisme et conséquences sur les interventions : étude et synthèse de la documentation*. www.justice.gc.ca. Consulté le 14 avril 2023.
- ORCID :0009-0006-7071-1475.